

RESEARCH OUTPUTS / RÉSULTATS DE RECHERCHE

De M. De Vroede, "Kwezels en Zusters. De geestelijke dochters in de Zuidelijke Nederlanden, 17de en 18de eeuw"

Wynants, Paul

Published in:

Revue d'histoire religieuse du Brabant wallon

Publication date:

1996

[Link to publication](#)

Citation for pulished version (HARVARD):

Wynants, P 1996, 'De M. De Vroede, "Kwezels en Zusters. De geestelijke dochters in de Zuidelijke Nederlanden, 17de en 18de eeuw"', *Revue d'histoire religieuse du Brabant wallon*, vol. 1996. T.10, numéro 1, pp. 38-41.

General rights

Copyright and moral rights for the publications made accessible in the public portal are retained by the authors and/or other copyright owners and it is a condition of accessing publications that users recognise and abide by the legal requirements associated with these rights.

- Users may download and print one copy of any publication from the public portal for the purpose of private study or research.
- You may not further distribute the material or use it for any profit-making activity or commercial gain
- You may freely distribute the URL identifying the publication in the public portal ?

Take down policy

If you believe that this document breaches copyright please contact us providing details, and we will remove access to the work immediately and investigate your claim.

d'aujourd'hui, a réagi de façon sentimentale. Que s'est-il donc passé devant le Palais royal, peu après la mort du roi Baudouin ?

Paul WYNANTS

M. De Vroede, "*Kwezels*" en "*Zusters*". *De geestelijke dochters in de Zuidelijke Nederlanden, 17de en 18de eeuw* (Verhandelingen van de Koninklijke Academie voor Wetenschappen, Letteren en Schone Kunsten van België, Klasse der Letteren, n° 152), Bruxelles, 1994, 322 p.

Les filles dévotes qui vivaient dans les Pays-Bas méridionaux aux XVIIe-XVIIIe siècles ont fait l'objet de monographies particulières et de quelques études régionales. Jusqu'ici, il n'existait pas de vue d'ensemble à leur sujet. C'est précisément cette lacune que vient combler l'excellent livre de M. De Vroede, professeur émérite à la K.U. Leuven et spécialiste de renom international en histoire de l'éducation.

Les premiers chapitres de l'ouvrage ont trait aux filles dévotes qui vivent seules ou sans former de véritables communautés. L'auteur définit d'abord le statut de ces femmes qu'il distingue des religieuses, des béguines et des autres laïques. A partir de traités écrits à leur intention par des clercs, il décrit ensuite le mode de vie qui leur est proposé comme idéal (chapitre Ier). Si le nombre de filles dévotes "isolées" est impossible à évaluer avec précision, il ne paraît pas négligeable, surtout dans le comté de Flandre et le duché de Brabant. Il semble cependant diminuer dans la seconde moitié du XVIIIe siècle. Présentes dans les villes comme dans les campagnes, les intéressées appartiennent à divers milieux sociaux, assez souvent élevés, mais quelquefois aussi très modestes. Elles consacrent leur existence aux exercices spirituels et aux oeuvres de charité, en particulier à l'enseignement. Dans l'état actuel de la recherche, on sait peu de choses de leur vie intérieure. Ces femmes font parfois l'objet de critiques et de quolibets. Il n'empêche que le bien réalisé au service de l'Église et des populations est généralement apprécié (chapitre II).

Dans une intéressante transition (chapitre III), M. De Vroede rappelle que le phénomène des pieuses séculières, qui se dévouent "dans le

monde" en pratiquant la chasteté, n'est pas propre aux derniers siècles de l'Ancien Régime, ni limité aux Pays-Bas. Sous des formes similaires ou voisines, il se retrouve à des périodes antérieures - ainsi les "mulieres religiosae" des XIIe-XIIIe siècles - et dans d'autres contrées (Italie, Espagne, Rhénanie...). Il débouche parfois sur la création de véritables communautés religieuses ou sur des affiliations à un Tiers-Ordre, mais c'est loin d'être une règle absolue. En fin de compte, la Contre-Réforme donne un nouvel élan à des initiatives préexistantes, avant d'en stimuler de nouvelles du même genre.

Les quatre derniers chapitres s'attachent aux filles dévotes qui vivent en communautés. Malgré les pressions de l'Église post-tridentine, exercées en vue de transformer des associations séculières en couvents (avec clôture et voeux solennels), en dépit aussi du désaveu infligé aux «jésuitines» de Mary Ward, des groupes de pieuses laïques se perpétuent. D'autres voient progressivement le jour. M. De Vroede propose un aperçu suggestif du mouvement des fondations dans les Pays-Bas méridionaux, en indiquant l'évolution des effectifs lorsque celle-ci est connue. Les créations sont nombreuses dans la seconde moitié du XVIIe siècle, surtout dans les villes. Après un certain ralentissement, elles reprennent pendant les dernières décennies de l'Ancien Régime, en touchant aussi les campagnes. Géographiquement, ce courant se concentre surtout en Flandre, en Hainaut et dans le Brabant (y compris en Roman Païs). Sur environ quatre-vingts associations repérées², trois seulement regroupent plusieurs maisons sous l'autorité d'une supérieure générale. Au départ, l'influence des jésuites est patente. Par la suite, ce sont les inspirations salésienne et vincentienne qui prévalent, avec le soutien du clergé local et l'appui des évêques (chapitre IV).

Dans le chapitre V, l'auteur évoque le recrutement des communautés aux plans géographique et social, leur infrastructure matérielle et leurs activités apostoliques. L'ancrage de la plupart d'entre elles est régional, avec toutefois une grande diversité de situations en ce qui concerne l'apport en effectifs des villes et des campagnes. Même si l'on trouve en leur sein des femmes fortunées, les groupes de filles dévotes sont formés surtout de personnes de condition modeste. Comme ils ne requièrent pas de dot à l'entrée - ce qui n'exclut ni les versements volontaires en argent, ni les apports en nature - ils sont ouverts aux

2. Il se peut que l'une ou l'autre petite communauté ait échappé aux observations de l'auteur : ainsi, celle des Filles de la Providence de Frameries, dont je n'ai pas trouvé mention dans l'ouvrage.

femmes qui, pour des raisons économiques, n'ont pu accéder à un couvent de moniales. La plupart des associations possèdent des immeubles, acquis par donations, legs, emprunts ou avec leurs fonds propres. Leurs ressources proviennent d'aumônes, de dons, de revenus de fondations, de pensions, d'écolages, d'indemnités pour le soin des malades, de la vente de dentelle et d'autres ouvrages manuels. La conjoncture économique fait sentir ses effets sur la situation financière. Les communautés de pieuses séculières vivent surtout du travail de leurs membres. Ce dernier consiste à filer, à coudre, à fabriquer de la dentelle, mais aussi à soigner les personnes âgées, les malades, les aliénées, plus souvent encore à tenir des écoles élémentaires et professionnelles. A ces dernières, M. De Vroede consacre des pages fort éclairantes.

Bien que les communautés séculières se distinguent des moniales par leurs activités apostoliques "dans le monde", leurs maisons ressemblent à des couvents. Les emprunts à la vie monastique - réputée "plus parfaite" - sont légion : ils vont du vocabulaire ("ma Soeur", noviciat, vêtue, profession...) à des pratiques comme le chapitre des coupes. Quoique les filles dévotes ne prononcent pas de voeux solennels, elles s'engagent - par des promesses à durée déterminée, mais renouvelables - à mettre en oeuvre les "conseils évangéliques" (pauvreté, chasteté, obéissance). Comme dans les cloîtres, les visites, les sorties et la correspondance sont strictement limitées (chapitre VI).

Si les évêques placent de telles associations sous leur juridiction, ils ne peuvent empêcher les immixtions du pouvoir civil. Ce dernier ne désire pas voir naître de nouveaux couvents de religieuses *sensu stricto*. Il impose donc aux filles dévotes des conditions visant à garantir leur caractère séculier et à prévenir une trop grande concentration de biens de mainmorte. Il n'empêche qu'en la matière, les contrôles ne sont pas toujours très rigoureux. La "religion socialement utile" que ces groupes incarnent leur permet d'échapper aux mesures de suppression de Joseph II. Ne contribuent-ils pas à faire reculer l'ignorance, source de la misère, jusque dans les campagnes ? Après la Révolution Française et surtout la conquête de la liberté d'association, les communautés de filles dévotes se muent en congrégations diocésaines. Avec la constitution *Conditae a Christo* de 1900, celles-ci accéderont pleinement à l'état religieux (chapitre VII).

Dans ce travail très fouillé, M. De Vroede scrute un domaine difficile d'accès. Les femmes pieuses qui vivaient seules "dans le monde" étaient assez nombreuses, certes, mais elles sont malaisément repérables dans les sources. Même les communautés organisées de filles dévotes

n'ont pas toujours laissé des traces abondantes. Certaines archives demeurent inaccessibles. Enfin, s'il existe une littérature sur le sujet, elle est éparpillée dans des centaines d'ouvrages et de périodiques. Seul un historien chevronné, d'une grande érudition, pouvait contourner de tels obstacles.

L'auteur l'a fait de manière fort convaincante. Il a dépouillé une masse impressionnante d'archives et de sources imprimées. Devant une réalité foisonnante, il s'est gardé de toute approche rigide, en formulant des conclusions nuancées. Fluide et bien charpenté, son texte est enrichi de citations d'époque judicieusement choisies. Une carte et des index facilitent la consultation de l'ouvrage, que l'Académie a couronné du prix Mgr C. De Clercq 1993.

A l'historien de la vie consacrée, cette étude sera triplement utile. Tout d'abord, elle livre des informations nouvelles ou peu connues. Ensuite, elle trace un cadre de référence solide auquel les chercheurs pourront rapporter leurs observations afin d'en éprouver la pertinence. Enfin, elle signale des questions que l'auteur préfère laisser à d'autres spécialistes et des aspects qui mériteraient des investigations ultérieures. En faisant le point sur des problèmes souvent épineux, M. De Vroede ouvre ainsi la voie à d'autres investigations.

Paul WYNANTS

Dictionnaire biographique des militants du mouvement ouvrier en Belgique, t. I, A - B, Bruxelles, Éditions Vie ouvrière, 1995, 258 p.

L'historiographie du mouvement ouvrier risque d'être trop impersonnelle. Si elle est pratiquée "par le haut", l'étude du passé tend, en effet, à privilégier les structures, en oubliant les hommes et les femmes qui donnent vie aux organisations. Lorsqu'elle cite des noms, l'histoire braque alors ses projecteurs sur quelques figures de proue, non sur le labeur inlassable de militants obscurs, rejetés dans l'anonymat. Or n'est-ce pas précisément cette multitude de gestes quotidiens, désintéressés et parfois risqués qui donne au mouvement ouvrier sa réalité, son élan, sa